

De stupour et d'effroi saisi par tant d'audace,
Le Prussien muet sentit qu'une autre race
Surgissait alors sous ses pas,
La race de granit, rocher inébranlable,
Qu'assiègent vainement nos tourbillons de sable,
Chêne qu'on peut briser, mais qu'on ne courbe pas !

Sans pâlir, à travers l'horrible fusillade,
Ils allaient, alignés ainsi qu'à la parade,
Jonchant la terre de leurs corps ;
Le mur humain, troué par les balles avides,
Marchait, marchait toujours, se fermant sur ses vides.
Et nul ne s'arrêtait en chemin—que les morts !

Noir, déchiré, sanglant, tout criblé de blessures,
L'étendard qui flottait sur le front de Troussures
Passait de main en main, parmi
Les blessés expirants qui frappés au visage,
Se soulevaient pour voir encore la sainte image,
Toujours debout, toujours plus près de l'ennemi.

Charette tombe : un cri de tous les cœurs s'élève ;
Sur ses ailes de feu la rage le soulève ;
Fauchant tout ce qui résistait,
Ils courent... et bientôt l'on vit dans la fumée,
Devant huit cents soldats reculer une armée,
Et, refoulant le fleuve, un ruisseau qui montait !

Devant eux, comme on fuit à l'aspect d'un prodige,
Tous avaient fui, frappés de peur et de vertige ;
Mais de loin sur eux se ruait
Par milliers, à coups sûrs, sans trêve, sans relâche,
Les balles, les boulets, l'obus, arme du lâche,
Et des soldats cachés sans péril les tuaient.

Vous qui de leurs exploits portez le deuil, ô mères,
Qui les avez payés de vos larmes amères,
Dites, autour de l'étendard
Combien en restait-il, quand n'osant les poursuivre,
L'ennemi, stupéfait d'en voir encor survivre,
De ses derniers obus salua leur départ ?

Je sais quel bras les poussa et quel feu les anime...
Leur âme carraissait la chimère sublime
Qui tenta plus d'un vaillant cœur :
Verser pour le pays leur sang comme un baptême.
Justifier le ciel, venger Dieu qu'on blasphème,
En donnant pour appui leur gloire à sa grandeur.

Ils ont voulu se faire,—et c'était un beau rêve,—
Les chevaliers du Christ, le couvrir de leur glaive,
Porter enfin sa croix si loïn
Et l'élever si haut, dans l'orgueil de leur culte,
Que le rire des sots, le blasphème et l'insulte
Resteraient en arrière et ne l'atteindraient point.

Salut donc, ô revers plus grand qu'une victoire !
Lieu doublement sacré,—par le deuil et la gloire—
Trempe deux fois de notre sang,
Patay, garde toujours leurs os dans tes entrailles,
Et du sol fécondé par de telles semailles
Fais sortir la moisson, Dieu juste,—Dieu puissant !

VICTOR FOURNEL.

La soirée se termina par la musique. Plusieurs marches militaires telles que jouées par le corps de musique des zouaves pontificaux à Rome, et un "polka de Pezzini" "Paolo Gioza," joué pour le réveil, par les carabiniers pontificaux en 1868, furent exécutés par les musiciens du 65^e bataillon avec leur habileté ordinaire.

L'assemblée se dispersa emportant les meilleurs souvenirs de cette soirée.

AU COUVENT DU SAINT NOM DE MARIE, HOCHELAGA.

Le lendemain, 24 juin, au matin, le Général et sa suite se rendirent au couvent du Saint Nom de Marie, à Hochelaga.

La réception que lui firent les révérendes sœurs fut magnifique. On remarquait en face de la porte d'entrée, une magnifique bannière entourée des noms des principales batailles du Général ; à droite de l'estrade qui était préparée, son monogramme en verdure, surmonté d'une couronne de laurier en or brillant ; sur le mur à gauche, le mot *Mentana* entouré de palmes et de riches festons. Au bas ces paroles du livre des Machabées :

"Un bruit de voix confuses s'éleva ; chacun louait le Seigneur dans la langue de ses pères."

Allusion aux cantiques d'actions de grâces que chantaient, au soir de ce grand jour, les zouaves pontificaux, des différentes nationalités, que commandait le Général, alors lieutenant-colonel.

On voyait encore, les armes du Pape avec l'inscription :
Vive Léon XIII ! Vive son vaillant défenseur !

Les murs étaient ornés de corbeilles de fleurs, de cornes d'abondance, etc., etc., etc., d'autres inscriptions de bienvenue et de louanges à l'illustre visiteur. Mais le trait saillant était les deux lignes de colonnettes qui soutenaient la vaste salle, lesquelles, ornées de guirlandes, étaient encore décorées chacune d'un drapeau, ou légittimiste ou du Sacré Cœur, ce qui donnait à l'ensemble un aspect grandiose.

Les élèves du pensionnat présentèrent au héros l'adresse que voici :

Monsieur le Général,

Permettez nous de vous souhaiter sincère et cordiale bienvenue dans cette institution qui s'estime aussi heureuse qu'elle est honorée de vous recevoir.

La joyeuse nouvelle de votre visite à notre chère Canada avait fait écho dans notre paisible retraite ; mais à peine osions-nous désirer l'insigne faveur dont nous sommes l'objet en ce moment. Que de fois, cependant, ravies par le récit des vertus et des exploits que la renommée se plaît à attacher à votre nom, nos jeunes imaginations avaient vu dans l'aurole de la gloire, l'illustre figure que nous admirons si justement ! Oui, nous savons, monsieur le Général, que la Religion et la Patrie vous doivent la double couronne du dévouement et de l'héroïsme ; nous savons aussi que les batailles de Mentana, de Patay et de Loigny, dont vous fîtes le héros, sont des pages bien glorieuses dans notre histoire contemporaine ; nous savons surtout qu'à ce sublime courage, vous unissez la foi des anciens preux, portant comme eux bien haut, le précieux étendard de votre piété vive et ardente.

A vous donc, noble défenseur des plus chers intérêts de la sainte Église, nos plus chaleureuses félicitations.

Veillez aussi agréer les vœux que nous formons pour votre bonheur et pour celui de votre digne famille.

Hommage de respectueuse et profonde gratitude pour la faveur de ce jour, et souffrez que nous vous adressions ces paroles empruntées aux souvenirs de Paray-le-Monial : "Monsieur le Général, vous aimez à faire des heureux."

LES ÉLÈVES DU PENSIONNAT DU ST. NOM DE MARIE.

Hochelaga, 24 juin 1882.

A cette adresse si bien pensée et qui fut aussi bien dite, le Général fit cette réponse :

Monsieur l'Aumônier, Mesdames, Mesdemoiselles,

J'ai d'abord à vous faire mes excuses de me trouver si en retard ; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ma faute :

(A continuer.)